

@

Joseph GABET

LETTRES
de Mongolie, du
Tibet et de Chine

Lettres de Mongolie, du Tibet et de Chine

à partir de :

LETTRES de Mongolie, du Tibet et de Chine

de M. l'abbé Joseph GABET (1808-1853)

missionnaire lazariste

Parues dans les *Nouvelles annales des voyages, de la géographie et de l'histoire...*, publiées par MM. J. B. Eyriès et Malte-Brun, 1818-1865. Les lettres présentées ici ont été publiées entre 1845 et 1848.

Édition en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr

TABLE DES MATIÈRES

- [Lettres sur la Mongolie](#), du P. Gabet.
1845, tome 108 ; Sér. 5, T. 4, pp. 320-335.
[La Mongolie orientale et les Mongols.](#)
[L'hiver de la Mongolie orientale](#)
- [Extrait d'un rapport de M. Gabet sur son séjour à Lhassa, et son expulsion du Tibet.](#)
1848, tome 118 ; Sér. 5, T. 14, pp. 94-104.
- [Relation du voyage de MM. Gabet et Huc, à travers le Tibet jusqu'en Chine](#), par M. Gabet.
1849, tome 119 ; Sér. 5, T. 15, pp. 244-274.
- [Note sur le retour en France de M. Gabet.](#) Aperçu de son voyage à travers le Tibet.
1846, tome 112 ; Sér. 5, T. 8, pp. 396-398.
- [Notice sur la prière bouddhique](#), par M. Gabet.
1847, tome 115 ; Sér. 5, T. 11, pp. 188-191.

Lettres sur la Mongolie

I

La Mongolie orientale et les Mongols

@

p.320 J'étais arrivé à Si-Vouan le 6 mars 1837. Quelques jours après mon arrivée, on vint chercher un prêtre pour administrer un malade, à plus de trente lieues de Si-Vouan vers l'ouest. Il ne se trouva que moi qui pusse y aller commodément ; M. Mouly était malade, et MM. les prêtres chinois étaient absents. Quand je fus arrivé dans cette chrétienté, je ne me trouvai qu'à quatre lieues du pays des Mongols, appelé en chinois *la Terre des Herbes*. Il y avait trop longtemps que je me promenais en espérance au milieu de leurs tentes et de leurs troupeaux de dromadaires, pour que m'en trouvant si près, je m'en revinsse sans les avoir vus. Le lundi de Pâques, je demandai aux chrétiens de me conduire dans ce pays, ce qu'ils firent avec plaisir. Nous p.321 partîmes d'assez bon matin, deux Chinois et moi, tous trois à cheval. Vers les dix heures, nous atteignîmes le premier camp, qui n'était que d'une dizaine de tentes. Les Chinois m'introduisirent dans la tente d'un Mongol de leur connaissance. Vous ne serez pas fâché de voir comment sont les pavillons de ces peuples nomades. D'abord le pays n'est qu'une immense prairie qui ne semble avoir de bornes que le lever et le coucher du soleil. Leur tente est là plantée sans préparatifs, sans alentours, sans rien qui désigne une habitation fixe. Ils émigrent quatre fois par an. La forme de leur tente est celle d'un cylindre de la hauteur d'un homme, surmonté par un cône tronqué qui sert de couvert ; le diamètre est de vingt à trente pieds. En dehors, elle offre à peu près la forme d'un entonnoir renversé. Il fallut se baisser beaucoup pour entrer, la porte, fermée par une pièce d'étoffe grossière, n'ayant guère que deux pieds et demi de hauteur. Tout était bien nouveau pour moi dans cette habitation scythe. Le bas était simplement la terre couverte de peaux de bœufs et de boucs. Il y avait dans la tente un

homme, un vieille femme qui était grand'mère de la famille, avec un petit enfant de trois ans, d'une figure tout à fait intéressante. Il y avait aussi trois petits veaux attachés aux parois de la tente ; près du foyer était couché un quatrième encore si faible, qu'il se tenait à peine debout. Le maître de la maison le prit dans ses bras et le porta un peu de côté pour me faire asseoir à sa place ; il y avait aussi une armoire qui servait ^{p.322} d'autel à leur idole. D'un autre côté était suspendu le cadavre d'un bœuf mort de vieillesse, au bout duquel ou coupait, au jour le jour, pour manger. Je m'assis par terre auprès de leur foyer, sur lequel la vieille mit de suite le chaudron pour faire le thé au lait ; leur foyer est composé de quatre barres de fer, plantées en terre en forme de carré par des tringles transversales. Ce foyer est au milieu de la tente ; le feu se fait avec des bouses de vaches séchées ; la fumée sort par le tronquement du cône. Ces demeures ne garantissent que bien faiblement du froid sous un ciel si terrible ; mais les Mongols y sont endurcis. En prenant le thé, les Chinois exposèrent le sujet de mon voyage. Ils dirent que j'étais un homme qui passait sa vie à l'étude, que j'avais envie d'apprendre leur langue, que, dans ce dessein, j'étais venu chercher quelques jeunes gens pour les emmener avec moi, et m'en servir à apprendre le tartare ; qu'en même temps, si tel était le vœu des parents, je les instruirais dans la mienne. Les Mongols n'osèrent pas dire clairement qu'ils ne voulaient point, et se contentèrent de répondre qu'ils y penseraient. Pendant ce temps-là on but le thé. Il faut un peu se faire violence pour l'approcher de sa bouche, car leur cuisine n'est pas tenue avec la propreté des cuisines de France ; pourtant on peut en user. Quand le thé pur est chaud, ils versent le lait, puis y mettent encore un petit morceau de beurre fondu. Pour eux, c'est avec la viande leur seule nourriture.

Avant de boire ma tasse de thé, je récitai la prière ^{p.323} avant le repas ; cela les surprit, ils demandèrent ce que je faisais. Les Chinois répondirent que j'étais le chef de leur religion, et que je priais. Alors ils se continrent dans le respect et n'osèrent plus m'interroger. Ne voyant aucune apparence de réussir en cet endroit, nous primes congé d'eux,

et nous nous dirigeâmes vers un autre camp qui était, nous dirent-ils, à deux lieues de là ; mais les Mongols n'ont jamais arpenté leur pays que sur des chevaux de course ; deux de leurs lieues en valent au moins cinq ou six d'ailleurs. Cependant, comme nous poussions nos chevaux à courir à perte d'haleine, nous atteignîmes d'assez bonne heure ce second camp, où les Chinois comptaient sur un peu plus de succès. Ce second camp était d'une trentaine de tentes. Celle dans laquelle nous entrâmes avait la meilleure apparence, et paraissait la plus grande, quoique, du reste, les yeux d'un étranger remarquent difficilement parmi elles une grande différence. Nous fûmes reçus par trois Tartares, dont l'aîné était Lama. Les meubles, et surtout l'idole, paraissaient plus propres. Le Lama alluma sa pipe, en fuma trois ou quatre aspirations et me la présenta, suivant les règles de la politesse mongole. Je m'excusai en disant que je ne fumais point ; il me présenta alors sa tabatière qui était une petite bouteille de pierre précieuse, suivant leur usage. Je ne l'acceptai pas non plus mais j'ai su après qu'il en avait été peiné, car on doit toujours l'accepter ; la refuser est une marque de haine ou de mépris. Pendant que leur mère faisait chauffer le ^{p.324} thé, les Chinois exposèrent le motif de ma venue.

Le Lama se proposa de suite ; mais je refusai sous les prétextes que je pus ; la véritable raison était que je ne voulais rien faire sans l'avis de M. Mouly. J'insistai pour des enfants. On en amena deux, l'un de douze, l'autre de quatorze ans, et on appela leur père qui était un bon vieillard rempli de sens. On lui proposa ma demande, qui était de laisser venir avec moi ses deux fils : j'en prendrais soin, ils me serviraient à apprendre leur langue, et si leur père le désirait je leur apprendrais à lire le chinois. Les hommes qui m'accompagnaient faisaient au père de longues litanies des avantages qui lui en reviendraient. Ses enfants seraient bien nourris, bien vêtus, auraient un salaire, le père en aurait un encore si tel était son désir ; enfin ses fils deviendraient savants. A tout cela le père répondit :

— Votre demande ne paraît pas claire ; ce voyageur veut apprendre la langue mongole, voilà un Lama qui est instruit,

Lettres de Mongolie, du Tibet et de Chine

qui de plus sait le chinois : il veut y aller, et vous ne le voulez pas ; ces deux enfants-ci ne savent pas les livres, ils n'ont pas étudié, ils n'entendent pas un mot de chinois, à quoi vous serviront-ils ? Je ne comprends pas trop ce que vous voulez ; je ne vous les remettrai jamais entre les mains.

Quelque peu agréables à entendre que fussent ces paroles, il fallut s'en contenter.

Nous partîmes de cette maison, sans y avoir eu plus de succès que dans la première ; seulement le Lama et ses deux frères me dirent de ne point perdre espérance, que puisque j'avais envie d'apprendre ^{p.325} leur langue, ils me trouveraient bien les moyens de venir à bout de mon dessein. Ils étaient flattés de voir un étranger faire tant d'estime de leurs livres et de leur langue, jusqu'au point de faire cinquante lieues pour aller chercher les moyens de s'en instruire. Quand ensuite les Chinois les eurent avertis que j'étais leur chef de religion, ils me témoignèrent tous beaucoup de respect, même le Lama. Ils voulurent m'apprêter mon cheval, me donner les étriers, tenir la bride jusqu'à une petite distance, ce qui est parmi eux une grande marque de respect d'un inférieur envers son supérieur.

De leur tente, nous nous dirigeâmes vers un troisième camp, qui était, disaient-ils, à une ou deux lieues, mais, en réalité, à six ou sept de là. Cependant, en marchant encore le pas tartare, nous l'eûmes bientôt atteint. Là, nous ne vîmes rien de particulier ; il y avait encore moins à faire que dans les endroits d'où nous venions : les Tartares y étaient plus pauvres, plus incapables que ceux que nous avons déjà vus. Ainsi nous revînmes de notre voyage, persuadés de l'avoir fait à peu près à pure perte. Notre route avait été de l'ouest à l'est. Nous laissions les terres cultivées sur notre droite, à peu près à six lieues. Elles paraissaient comme une lisière noire qui bordait les prairies. Nous ne vîmes rien de particulier sur le chemin, sinon des troupes innombrables de gazelles qui paissaient au milieu des troupeaux mongols. Il était facile de les distinguer de loin, parce que, dès qu'elles nous voyaient ^{p.326} poindre dans le lointain, elles prenaient la fuite avec une vélocité extraordinaire.

Lettres de Mongolie, du Tibet et de Chine

Cependant la Providence traitait notre affaire beaucoup mieux que nous n'eussions pu faire. Revenus à Si-Vouan, nous dûmes que nous recevions avec plaisir un Lama. Les Chinois qui m'avaient amené le mandèrent à la famille du Lama dont j'ai parlé. Celui-ci, réfléchissant que j'avais paru assez peu curieux de lui, s'en alla au chémos ¹ dont il était. Son oncle y est un des chefs. Il y avait de plus un jeune frère de vingt-trois ans, qui était regardé comme un des premiers du chémos pour sa science et sa capacité. Il s'adressa à lui, et l'engagea à venir servir de précepteur à l'étranger qui était venu en chercher un. Il lui présenta la chose sous un dehors séduisant, et finit par lui dire :

— Vas-y le premier ; tu as étudié plus que moi ; tu sais le mantchou ; il est très facile de remplir les vues de ce religieux chinois (c'est ainsi qu'il me désignait) ; tu gagneras sa confiance, et, s'il fait bon auprès de lui, tu l'engageras à m'appeler, moi ; j'aimerais bien à y aller aussi.

Le difficile était d'avoir le consentement de sa mère. Cette femme aimait éperdument son jeune Lama, et ne pouvait envisager la perspective de le voir aller si loin. Mais ce même Lama, après avoir tout conclu avec son jeune frère, gagna sa mère à son tour, en lui énumérant tous les avantages qui en reviendraient à son frère et à sa famille : son frère verrait des lieux ^{p.327} nouveaux, étudierait des livres nouveaux, et deviendrait encore plus savant qu'il n'était : rien ne lui manquerait ; et, à tout le moins, ce serait pour lui une récréation agréable. Il plaida si bien, que la mère fut entièrement gagnée, et demanda elle-même son fils au chémos. Sans cette démarche de la part de la mère, la discipline de la pagode ne permettait pas au jeune Lama de sortir, et même on ne le laissa partir qu'avec bien de la répugnance. Son maître, qu'il adora, suivant le rit lamanesque, avant de le quitter, lui dit :

¹ Le *chémos* est une espèce de couvent de prêtres des idoles.

Lettres de Mongolie, du Tibet et de Chine

— Tu vas en ce pays, prends bien garde, leurs coutumes et leurs règles sont bien différentes des nôtres : observe bien ta loi, donne le bon exemple et ne te laisse point entraîner aux leurs. Surtout ne reste guère ; tu n'as permission que pour un mois.

Son oncle le menaça de sa malédiction et de la vengeance de Bourham (nom mongol de Foo), s'il n'était fidèle à revenir au bout d'un mois. Lui promit tout ce qu'on voulut et partit pour sa famille. Il promit de nouveau à sa mère de revenir sous peu, se rendit chez les chrétiens qui m'avaient conduit à sa tente, et ceux-ci s'acheminèrent vers Si-Vouan, où ils arrivèrent la veille de l'Assomption. On le logea dans la maison du grand catéchiste, qui est un chrétien bien zélé et bien instruit. Le lendemain à midi, j'allai lui rendre visite. Après les premiers abords, je lui demandai s'il voulait rester pour m'apprendre sa langue. Il me répondit avec beaucoup de modestie, conformément aux leçons de son maître :

— Je désire bien t'être ^{p.328} utile ; mais je ne le puis guère, je ne suis guère instruit.

En le quittant, je lui dis :

— Puisque le Seigneur du ciel t'a amené ici en paix, je m'en réjouis beaucoup, et j'espère qu'il a sur toi des desseins de miséricorde.

Il m'a dit depuis que ces paroles l'avaient extrêmement surpris, et qu'il s'était dit intérieurement : Qui se fût attendu à un semblable propos d'un Chinois ? C'est que les Mongols regardent les Chinois comme s'occupant assez peu de la Divinité, reproche, du reste, bien mérité, si l'on parle des Chinois païens. On convint que je me rendrais auprès de lui pour prendre des leçons de langue mongole. Dès le lendemain, j'allai donc en classe ; je n'avais point de livre, ni lui non plus n'en avait point apporté. Il m'écrivait lui-même un abécédaire, que j'apprenais dans ma chambre quand j'étais revenu, et que je récitais devant lui la leçon suivante. J'appris ainsi en six jours les douze abécédaires de la langue mongole. Il était étonné de m'entendre prononcer l'*r* et l'*a*. C'est que

les Chinois n'en peuvent venir à bout. Pour *r*, ils prononcent *l*, et pour *a*, ils prononcent *nga*. Quelques jours après, comme il en témoignait sa surprise au grand catéchiste, celui-ci l'avertit que je n'étais pas Chinois, et il lui expliqua, comme il put, ce que c'était qu'un missionnaire. Les abécédaires finis, il voulait lui-même m'écrire des phrases en sa langue ; mais c'étaient des notions de choses vagues et usuelles. Je lui dis donc que cet ordre ne m'arrangeait pas, et que je lui donnerais moi-même des phrases à me traduire. Il y ^{p.329} consentit volontiers. Alors, je me trouvai avec lui au point où j'en voulais venir. Je fis un petit plan de doctrine suivant l'ordre des matières.

D'abord la création, la chute des anges, le péché de l'homme, les maux de cette vie et de l'autre, puis la rédemption, un petit exposé de la doctrine et des préceptes de la religion ; enfin le jugement, l'éternité des peines et des récompenses de l'autre vie. J'écrivais dans ma chambre un petit cahier rédigé suivant cet ordre. Chaque jour, je lui en faisais mettre trois ou quatre phrases en mongol. Je lui faisais rendre compte du sens de chaque mot, je m'en revenais, et, dans ma chambre, je relevais ces quelques phrases et je les apprenais, suivant le temps que j'avais. Pardonnez-moi de vous raconter tous ces petits détails ; je me suis engagé à ne rien omettre.

Les premiers mots qu'il eut à écrire : Dieu a créé le monde, le ciel, la terre, les anges, les hommes, etc., le frappèrent d'étonnement. Il m'a dit depuis que cette doctrine lui parut grande, et bien autre que celle des Lamas. J'y voyais une racine, disait-il : c'est justement ce qui manque dans la doctrine des Lamas ; on ne sait d'où elle vient. Au bout de quelques jours, je lui demandai ce qu'il pensait de cette doctrine. Il me répondit :

— Elle est à peu près comme la nôtre ; elle est bonne.

Sans lui répondre ni oui, ni non, je lui dis tout simplement :

— Quand tu la connaîtras davantage, tu l'admiras encore plus, car cette doctrine-là ne vient pas des hommes, mais ^{p.330} de Dieu.

Lettres de Mongolie, du Tibet et de Chine

Je me gardai bien de comparer jamais la religion chrétienne à celle de son Bourham, soit pour ne pas le mettre, dans les commencements, à même de fixer son choix, soit pour ne pas lui nourrir l'idée que toutes les religions sont bonnes. Ainsi j'évitais de dire : Nous, notre religion ; ni même la religion de Foo, vous autres Lamas. Mon dessein était de lui laisser pour impression que tous les peuples du monde n'étaient tous qu'une seule et grande famille, dont Dieu, le créateur et le père, devait seul être reconnu le maître. Cette notion une fois donnée, la conséquence se tirait d'elle-même : Ceux qui n'adorent pas le souverain Seigneur du ciel et de la terre sont tous, sans exception, des enfants égarés qui se perdent loin de la vraie route. Ce Lama, quoique entêté au suprême degré de sa superstition, avait en sa faveur bien des bonnes qualités. D'abord, il était foncièrement religieux, c'est-à-dire qu'il attachait une souveraine importance à tout ce qui intéressait l'âme. Il avait aussi un esprit très juste ; il sentait bien la force et le défaut des raisons qu'on lui donnait. Quand il proposait des objections, il ne les savait pas mettre en forme, comme on le fait en logique ; il en proposait d'un seul mot comme le nerf : tant que cette objection n'était point résolue, il savait fort bien la reproduire dans toute son intégrité. Quand on lui avait donné une bonne raison, il y cédait de bonne foi, sans chercher de subterfuges. En lui proposant la doctrine, je ne lui donnais jamais de ^{p.331} preuves ni de raisonnements, mais simplement l'énoncé des choses, en attendant ses difficultés. Je craignais, en lui donnant des raisonnements, de lui faire naître l'idée que c'était là une affaire de controverse qui avait en sa faveur plus ou moins de bonnes raisons, et que je ne l'étayais de preuves que parce que je ne comptais pas sur sa solidité ; ou bien encore, que la vérité ou la fausseté de cette doctrine dépendît de son assentiment ou de sa négation. Cette manière de parler paraissait aussi plus conforme à la règle apostolique, puisque notre Seigneur dit à ses Apôtres : *Docete omnes gentes*, et non point : *Argumentemini omnes gentes* ; et encore : *Qui crediderit*, et non point : *Qui convictus fuerit*.

Lettres de Mongolie, du Tibet et de Chine

Il lui arriva au commencement, deux ou trois fois, après avoir écrit la véritable doctrine, d'écrire la sienne en regard. Ainsi, après avoir écrit le Créateur de l'univers, il écrivait une phrase des livres lamanesques, où il est dit : C'est l'eau qui a produit les plantes, les animaux et toutes choses. Sans lui demander d'explication, je repris d'un ton décidé :

— Non, c'est Dieu qui a créé le ciel et la terre, l'eau comme tout le reste.

De même, pour Seigneur du ciel, nom de Dieu en chinois, en mongol *Tunguer ir ekin*, il voulait toujours écrire *Ormusta*, qui est le nom qu'il donne au souverain maître. Je m'opiniâtrai à écrire le mot de : Seigneur du ciel. A la fin il céda et l'écrivit ainsi ; pour lui le sens était le même. Il était surtout entêté de la métempsyose, et c'est là le dernier pied que le démon a lâché dans ^{p.332} son âme. Depuis quatorze ans qu'il était entré au chémos, il pria et jeûna pour obtenir de Bourham, après sa mort, de revenir grand Lama par la métempsyose. Ils appellent cela de deux mots qui signifient *retour de naissance*. Toutes ces études n'avaient fait qu'enraciner cette croyance dans son cœur, sur laquelle d'ailleurs il n'avait jamais entendu élever le moindre doute. La croyance de l'autre vie est très vive chez les Tartares. Leur enfer est composé de deux réservoirs, l'un de feu, l'autre de glace. L'esprit qui tourmente les damnés, les plonge dans le feu ; puis quand ils sont brûlants, les retire et les plonge dans la glace, et ainsi successivement pendant cinq ou six siècles, au bout desquels Foo, touché de compassion, les retire de ce lieu de tourments et les ramène à la vie de la métempsyose. Selon eux, il n'y a que les grands saints qui montent au ciel, comme il n'y a que les grands criminels qui tombent en enfer, et encore parmi ces derniers, ceux-là seulement dont l'âme est délaissée par les Lamas. Tout le reste roule sans cesse entre ces deux extrémités de métempsyose en métempsyose : quelque embrouillée que soit leur croyance, c'est cependant un bon appui pour les soulever, que cette foi aux peines et aux récompenses de l'autre vie, comme l'expérience l'a à la fin prouvé....

II

L'hiver de la Mongolie orientale ¹

@

p.333 Je veux seulement te raconter un voyage de ma mission, l'allée en hiver, et le retour en été : tu pourras juger un peu de ma situation en ces endroits-ci. J'avais fini la mission dans un endroit appelé Pie-Lie-Keô ; il s'agissait de l'aller faire dans un autre appelé Cou-Lon-Theô, à vingt-cinq lieues de distance du premier. Il y avait une voiture et deux chevaux : mon catéchiste, avec le Lama converti dont tu as sans doute entendu parler, était sur la voiture ; moi avec un catéchiste de l'endroit j'étais à cheval. C'était vers le 15 décembre, et en ces pays-ci l'hiver est si terrible, que près de l'endroit d'où je sortais, dans le mois d'octobre, un équipage composé du charretier, de deux mulets et d'un cheval, fut trouvé gelé ; tout était roide comme de la glace, l'homme avec les animaux. Si telle était la température d'octobre, imagine-toi quelle était celle de décembre. Par surcroît, il s'éleva un vent violent et glacial ; chaque bouffée semblait devoir glacer le sang jusqu'au fond des entrailles. J'étais aussi bien habillé qu'on peut l'être ; habit bourré de coton, fourrures : j'étais chargé. Cependant à peine fûmes-nous à quelques lieues, que ma barbe ne fut plus qu'un énorme glaçon aussi insupportable par son poids que par sa p.334 froidure ; mes bottes de peaux de chèvre, telles qu'on les porte dans ce pays-ci, et qui sont faites pour toujours garantir du froid, se trouvaient bien au-dessous du suffisant ce jour-là, de sorte que je ne sentais plus où étaient mes pieds. Il fallut grimper une montagne ; quand on fut au-dessus, le vent devint si violent qu'il emportait cheval et cavalier. Pour ne pas rouler avec la bête au fond des précipices qui étaient sous nos pieds et dont on ne voyait pas le fond, il fallut descendre et aller à pied ; l'herbe du dessus de la montagne était tellement courbée par le vent, qu'il semblait qu'on eût partout passé le fer à repasser ; cela confondait

¹ Extrait d'une autre lettre du même missionnaire.

Lettres de Mongolie, du Tibet et de Chine

absolument la route, de sorte qu'il fallait marcher à l'aventure. Il y avait deux charretiers : l'un d'eux allait au loin à la découverte de quelques traces de passage ; quand il en avait trouvé, nous tirions à lui. Ces pays-là sont déserts ; on trouve seulement par distances de trois, quatre ou cinq lieues, quelques espèces de granges qui sont là pour servir au défrichement de quelques terres. Plusieurs fois je sentis mes lèvres se roidir comme prises par la glace ; plusieurs fois aussi ma respiration ne pouvant sortir, j'étais comme suffoqué ; alors je faisais faire volte-face à mon cheval, je tournais le dos au vent, et je venais ainsi à bout de prendre haleine. Si tu m'avais rencontré en cet état, je ne sais ce que tu aurais pensé ; ma barbe ressemblait à un buisson chargé d'énormes verglas ; j'avais les cils et les sourcils de givre, et c'est avec peine que je pouvais cligner les ^{p.335} yeux. Nous parvînmes le second jour, vers le soir, chez les chrétiens. Le Lama et moi fûmes au grabat pendant huit jours ; mon catéchiste en demeura sourd pendant un mois. La partie gauche de mon visage qui avait été gelée s'en alla en lambeaux, et au bout d'une semaine je ne m'en sentis plus...

@

Extrait d'un rapport de M. Gabet,

Missionnaire lazariste,
sur son séjour à L'hasa et son expulsion du Tibet ¹.

@

Paris, décembre 1847

p.094 L'hasa est, comme on sait, la résidence du grand lama, souverain du Tibet et en même temps pontife suprême du culte bouddhique. Outre les nombreux pèlerins qui se rendent dans cette ville pour offrir leurs adorations au grand lama, l'importance du commerce y attire encore les marchands de toutes les contrées de l'Asie ; ainsi, la capitale du Tibet doit être considérée comme le rendez-vous continuels de divers peuples qui incessamment vont et viennent par ces immenses régions, sans jamais rencontrer la moindre entrave à leur liberté.

Dès notre arrivée, nous étant aperçus que nous p.095 pourrions inspirer de l'inquiétude si l'on venait à nous prendre pour des Anglais, redoutés à cause de leur domination dans l'Inde et de leurs victoires récentes sur les Chinois, nous nous présentâmes aussitôt aux autorités tibétaines, et nous leur déclarâmes que nous étions Français et prédicateurs de la religion chrétienne. Le lendemain, nous fumes invités à nous rendre chez le premier ministre, régent de l'empire pendant la minorité du grand lama, qui est actuellement un enfant de huit ans. Il nous questionna beaucoup sur notre patrie, dont le nom même lui avait été jusqu'alors inconnu ; la bonté et l'intérêt qu'il nous témoigna nous firent comprendre combien les détails que nous venions de lui donner avaient fait une heureuse impression sur son esprit. Les entretiens qu'il

¹ Ce rapport de M. Gabet fait suite à une lettre de M. Huc, que nous avons publiée dans le numéro d'août 1847. On se rappelle que ces deux missionnaires, après un voyage de dix-huit mois dans la Tartarie mongole, étaient enfin arrivés dans la capitale du Tibet. Dans la relation qu'on va lire, M. Gabet continue le récit de son confrère, décrit la lutte qu'ils ont soutenue ensemble contre un mandarin chinois, et retrace leur itinéraire de L'hasa à Canton.

eut ensuite avec le gouverneur turc ¹, qui se rend fréquemment à Calcutta pour des affaires commerciales, ne firent que le confirmer dans ses bonnes dispositions à notre égard. Alors il nous déclara qu'il nous prenait sous sa protection immédiate, et que nous pouvions librement séjourner dans le pays, sans que personne eût le droit de s'immiscer dans nos affaires. Bien plus, ayant appris qu'à notre arrivée nous n'avions pu nous procurer qu'un logement étroit et peu ^{p.096} commode, il poussa la bienveillance jusqu'à nous céder une de ses maisons, où nous pûmes ériger une chapelle et vaquer librement aux exercices de notre ministère. Nos rapports avec le régent devinrent ainsi de jour en jour de plus en plus intimes ; il aimait à discuter avec nous les vérités de la religion chrétienne, et demandait toujours avec intérêt de nouveaux détails sur nos lointains pays d'Europe.

Par malheur il existe à L'hassa un mandarin chinois, envoyé par la cour de Pékin avec le titre de délégué extraordinaire. Il a pour mission officielle de présenter les hommages de l'empereur au grand lama ; mais son mandat politique est de surveiller les mouvements des peuples voisins, pour en donner avis à son gouvernement. Ce fonctionnaire, jaloux des progrès que faisait l'Évangile, songea aux moyens de mettre obstacle à notre séjour à L'hassa ; il essaya de persuader au régent que nous étions des personnages suspects, qui ne pouvaient être venus dans le pays qu'avec des vues secrètes de politique. Dans l'espoir de découvrir parmi nos effets quelque pièce propre à rendre plausible son accusation, il envoya des gens qui, au moment où nous nous y attendions le moins, mirent les scellés sur tout ce qui nous appartenait et nous emmenèrent au tribunal chinois. Là, après d'humiliants interrogatoires, on apporta nos effets, qui furent mis sous les yeux du mandarin, et par lui minutieusement examinés un à un en présence du régent. Déconcerté de n'avoir rien découvert qui pût le moins du monde justifier ^{p.097} ses injurieuses imputations, il se saisit,

¹ Chacun des peuples divers qui fréquentent L'hassa a dans cette capitale son gouverneur ou chef particulier, qui répond civilement de la conduite de ses nationaux. Le gouvernement tibétain ne connaît pas les individus, il ne traite qu'avec leurs chefs.

Lettres de Mongolie, du Tibet et de Chine

pour la forme, d'un paquet de manuscrits, de nos lettres de prêtrise et de plusieurs lettres de famille. Le régent, satisfait que parmi nos bagages il n'y eût rien qui pût nous compromettre, demanda au mandarin ce qu'il avait enfin à dire contre nous. Celui-ci répondit que le résultat de l'enquête témoignait que nous étions des gens irréprochables et dont on n'avait rien à craindre. Nous retournâmes donc à notre demeure, espérant que les vexations chinoises étaient dès lors finies.

Quelques jours de paix et de tranquillité semblèrent, en effet, devoir nous confirmer dans cette opinion. Mais le délégué extraordinaire ne pouvait plus supporter, de la part du gouvernement tibétain, un accueil si favorable fait aux ministres d'une religion que les absurdes préjugés de la Chine repoussent de ses frontières. Il prit donc sur lui de nous intimer l'ordre de partir de L'hasa, sous prétexte que nous étions étrangers. Sur-le-champ nous nous rendîmes au tribunal chinois pour demander compte d'une pareille sommation, que nous avons droit de regarder, comme aussi tyrannique qu'outrageante. Nous déclarâmes au représentant de la cour de Pékin, qu'admis à L'hasa par l'autorité du lieu, nous ne reconnaissons ni à lui ni à qui que ce fût le pouvoir d'y troubler notre séjour ; que, comme nous, lui-même il était étranger dans le Tibet, et que c'était ce que signifiait son titre de délégué extraordinaire ; nous lui demandâmes de quel droit il ^{p.098} prétendait exclure les Français d'un pays ouvert à tous les peuples ; nous lui rappelâmes encore que, dans le cas même où les étrangers seraient repoussés de L'hasa d'après la constitution même du pays, les hommes de prières, quels qu'ils fussent, ne pouvaient jamais être considérés comme étrangers dans le Tibet, et que ce titre seul devait toujours nous y assurer liberté et protection.

Le mandarin, qui ne s'attendait pas à nous trouver si bien fixés sur les lois du pays, et sur les rapports qui existent entre le gouvernement de L'hasa et la cour de Pékin, n'insista plus sur notre qualité d'étrangers ; mais il alléguait que nous ne pouvions résider dans le Tibet, parce que nous étions prédicateurs d'une religion mauvaise et prohibée

par l'empereur chinois. Nous lui répondîmes que le christianisme n'avait jamais eu besoin de la sanction de son empereur pour être une religion sainte, pas plus que nous de sa mission pour la prêcher dans le Tibet. Enfin, pour couper court à tout débat et trancher la question, il se résuma ainsi :

— Quoi qu'il en soit, tenez pour certain que je vous ferai partir de L'hasa.

Dès que nous eûmes fait part au régent des prétentions arbitraires du mandarin chinois, il nous dit que protégeant dans le pays des milliers d'étrangers, il serait assez fort pour nous faire jouir de l'hospitalité qu'il accordait à tout le monde :

— Et pour ce qui est de votre religion, ajouta-t-il, elle est loin de nous donner de l'ombrage ; j'ai moi-même ^{p.099} dessein de m'en instruire à fond ; si elle est meilleure que la nôtre, nous l'embrasserons volontiers.

Il s'engagea donc à notre sujet une lutte de plusieurs jours entre le gouvernement tibétain et le tribunal chinois ; la circonstance de la minorité du grand lama favorisait les prétentions du délégué extraordinaire, et il eut le dessus. Le régent nous annonça lui-même que, seul et privé de l'appui de son souverain, il s'était à regret trouvé trop faible pour réprimer la tyrannie des Chinois, qui, depuis plusieurs années, profitant de l'enfance du grand lama, s'arrogeaient des droits inouïs dans l'empire. Déjà, en effet, tous les moyens d'expulsion avaient été pris par le délégué extraordinaire : l'officier et les soldats de l'escorte, le jour du départ et la route que nous devions suivre, étaient déterminés par son ordre. Notre étonnement redoubla quand nous apprîmes qu'on avait arrêté de nous faire subir les rigueurs d'un trajet de huit mois, pour nous conduire à Canton, tandis qu'en nous dirigeant vers l'Inde vingt-cinq jours de marche nous suffisaient pour arriver jusqu'au premier poste européen. Nous fîmes à ce sujet les plus instantes réclamations, mais elles ne furent point écoutées, pas plus que la demande d'un sursis de quelques jours, pour nous reposer un peu des fatigues de la longue route que nous venions de faire, et laisser

cicatriser de larges plaies causées par le froid durant notre voyage. Destitués de toute protection, nous nous rendîmes, une fois encore, au tribunal chinois, et nous déclarâmes au délégué ^{p.100} que nous cédions à la violence, mais que nous dénoncerions, à notre arrivée, et l'iniquité de la sentence qui nous chassait d'un pays libre, et la barbarie dont on accompagnait cet acte arbitraire, barbarie que, vu l'état où nous étions, nous avions droit de considérer comme un attentat à nos jours.

Après cette protestation, nous fîmes à la hâte les quelques préparatifs de ce pénible voyage. La veille du départ, un envoyé du régent entra chez nous, et nous remit de sa part deux lingots d'argent ; nous crûmes prudent de refuser celle somme. Sur le soir même, nous nous rendîmes à son palais, nous déposâmes ces lingots sous ses yeux, en l'assurant que cette démarche n'était nullement un signe de mécontentement de notre part ; qu'au contraire nous nous souviendrions toujours avec reconnaissance des bons traitements que nous avons reçus du gouvernement tibétain pendant le séjour que nous avons fait à L'hasa ; que si notre sort eût dépendu de lui, nous en avons la certitude, nous eussions toujours joui dans le Tibet de l'hospitalité la plus tranquille et la plus honorable ; mais que pour cet argent, nous ne pouvions le recevoir sans compromettre notre conscience de missionnaires et l'honneur de notre nation. (En effet, plutôt que d'accepter les offres d'argent qui nous avaient été faites par diverses personnes de L'hasa, pour subvenir aux frais de notre voyage, nous avons préféré vendre jusqu'à des linges d'autel). Le régent nous répondit qu'il comprenait nos motifs, qu'il ^{p.101} n'insistait pas pour nous faire agréer ce présent, mais que pourtant il serait bien aise de nous léguer quelque souvenir au moment de se séparer de nous. Alors, prenant un dictionnaire en quatre langues, qu'il nous avait vu souvent feuilleter avec intérêt, il nous demanda si cet ouvrage pouvait nous être agréable ; nous le reçûmes, et nous fûmes heureux de pouvoir lui offrir en retour un microscope que nous avons apporté de France, et qui sembla lui faire d'autant plus de plaisir qu'on n'en avait jamais vu dans le pays.

Lettres de Mongolie, du Tibet et de Chine

Au moment de nous quitter, le régent se leva et nous adressa ces mots pleins d'espérances :

— Vous partez ; mais vous êtes des hommes d'un courage étonnant, puisque vous avez pu venir jusqu'ici. Je sais que vous avez dans la tête une grande résolution... Vous me comprenez assez ; les circonstances ne permettent pas d'en dire davantage.

Telle fut la manière significative dont nous prîmes congé du premier ministre tibétain.

Nous partîmes de L'hasa le 26 février 1846, accompagnés d'une escorte chinoise commise à cet effet par le délégué extraordinaire. Depuis les premiers jours de notre marche jusqu'aux frontières de Chine, nous nous aperçûmes que le régent avait envoyé ordre à tous les chefs de districts par où nous devions passer d'apporter le plus d'adoucissement qu'ils pourraient aux fatigues de notre route ; mais elle était de nature à n'en comporter aucun, et chaque jour venait confirmer en nous le soupçon ^{p.102} qu'on ne nous avait forcés d'entreprendre ce voyage que dans l'espérance de nous y voir succomber. Toujours ensevelis dans la neige, toujours gravissant des montagnes inaccessibles, ou suspendus sur des gouffres affreux, voilà quelle fut notre course pendant quatre mois entiers. Aussi, le mandarin militaire qui nous accompagnait, quoiqu'il voyageât en chaise à porteur, ne put y résister, et mourut à moitié chemin. En un mot, quand nous touchâmes aux frontières de l'empire chinois, nous étions suivis de quatre cercueils, sans parler de huit hommes qui étaient tombés dans les abîmes, et dont on n'avait pu retirer les cadavres.

Arrivés à la capitale du *Su-tchuen*, nous eûmes une entrevue avec le vice-roi. Il comprit combien le gouvernement chinois s'était compromis par l'illégalité et la barbarie dont on avait usé à notre égard dans le Tibet ; il blâma hautement le délégué de la cour, et pour ne se trouver en rien mêlé dans les conséquences de cette affaire, il prit tous les moyens de nous faire continuer la route, depuis le *Su-tchuen* jusqu'à Canton, avec les commodités et même les honneurs convenables. Mais

Lettres de Mongolie, du Tibet et de Chine

l'insatiable cupidité des mandarins subalternes, commis à notre conduite et aux soins de notre nourriture, annula toujours l'effet des mesures prises par le vice-roi. Nous eûmes spécialement à nous plaindre des administrateurs de la capitale du *Hou-pé*, qui se moquèrent des égards qu'on nous avait témoignés dans le *Su-tchuen*.

— A quoi bon, dirent-ils, ^{p.103} tant de ménagements pour ces étrangers, parce qu'ils sont Français ? Dans cette ville, nous avons eu entre les mains deux hommes de cette nation, et nous les avons impunément torturés et mis à mort.

Ils voulaient parler de MM. Clet et Perboyre, Lazaristes français, martyrisés dans le *Hou-pé*.

Aussi, à partir de cette capitale, nous vîmes redoubler les misères de notre voyage ; tous les jours nous eûmes à souffrir de la faim et des outrages de la populace, qu'on ameutait contre nous. Poussés à bout et au comble de l'épuisement à notre arrivée dans la capitale du *Kian-si*, nous nous rendîmes incontinent au tribunal du gouverneur, et nous déclarâmes que nous ne voulions plus de l'administration chinoise pour achever notre route, que nous la ferions à nos frais, risques et périls, et que si, d'après les lois de l'empire, il était requis qu'un mandarin nous accompagnât pour veiller sur nous, nous ne consentirions à marcher à sa suite qu'à la condition qu'il n'y aurait rien de commun entre lui et nous. On fit semblant d'être surpris des mauvais traitements que nous avions eu à subir dans le *Hou-pé*, et on nous protesta à plusieurs reprises que le *Kian-si* ne nous donnerait pas les mêmes sujets de plaintes. Nous laissâmes donc les Chinois organiser le départ, en les avertissant toutefois. qu'au premier jour où nous verrions se renouveler de pareilles avanies, nous prendrions aussitôt le parti que nous leur ^{p.104} avions signifié. Aussi, soit l'effet de nos paroles, soit plutôt la perspective de nous remettre immédiatement entre les mains du représentant de la France, nous avons eu beaucoup moins à souffrir depuis le *Kian-si* jusqu'à Canton, où nous sommes arrivés vers la fin de septembre 1846.

Lettres de Mongolie, du Tibet et de Chine

Maintenant, il serait superflu d'ajouter qu'en signalant ces faits, notre unique pensée est d'en prévenir le retour. Ministres d'une religion toute de paix et de concorde, à Dieu ne plaise que nous élevions ici la voix pour appeler la vengeance sur nos persécuteurs ! Pour ce qui nous concerne personnellement, nous n'oublions pas que la carrière où nous sommes entrés doit être semée jusqu'au bout de souffrances et d'humiliations ; mais nous pensons qu'on ne verra pas avec indifférence cette prétention inouïe de la Chine, qui ose poursuivre de ses outrages le christianisme et le nom d'Européen jusque chez les peuples étrangers.

@

Relation du voyage de MM. Gabet et Huc, missionnaires lazaristes, à travers le Tibet jusqu'en Chine ¹

@

p.244 H'Lassa, où nous arrivâmes vers la fin de décembre 1845, est une cité dans laquelle personne ne peut rester inconnu ; il y règne une police assez sévère, et un tribunal est chargé spécialement de surveiller tous les nouveaux venus et d'en prendre une exacte information. La population, y compris les Lamas qui en forment peut-être les deux tiers, est à peu près de quarante mille âmes : on y compte, outre les Tibétains, des Mongols, des Indiens, des Turks et des Chinois ; ils ont chacun leur gouverneur particulier, pour les représenter et répondre d'eux auprès du gouvernement indigène.

A peine étions-nous installés dans notre nouveau logement, que les envoyés de l'administration p.245 tibétaine vinrent nous trouver, pour remplir à notre égard leur mission d'inspecteurs. Nous leur déclarâmes que nous étions des Lamas d'Occident, venus dans le Tibet pour y prêcher notre religion, y bâtir un temple de notre culte et y faire des disciples. Nous avons depuis longtemps arrêté la résolution de prendre une position franche, de nous annoncer, sans tergiversation aucune, pour missionnaires ; et nous saisîmes avec empressement cette occasion d'avouer hautement notre apostolat. Les agents du gouvernement consignèrent notre déclaration sur leurs registres, sans faire aucune réflexion.

Nous fûmes pendant quelques jours occupés à nous arranger le moins mal possible dans le pauvre réduit que nous nous étions procuré. C'était une misérable chambre ; deux larges ouvertures sans châssis et sans papier, servaient de fenêtres : néanmoins nous y étions encore mieux que dans le désert. Pour moi, ma santé se rétablissait peu à peu, excepté que mes pieds, dont les parties gelées s'étaient converties en ulcères, me causaient d'horribles souffrances.

¹ Par M. Gabet.

Lettres de Mongolie, du Tibet et de Chine

On venait nous voir par curiosité, car c'était pour tout le monde une énigme que notre présence à H'Lassa ; on n'y avait jamais rien vu de pareil. Les uns nous disaient Russes, d'autres Mandchoux ; d'autres affirmaient que nous étions des Parsis ; il s'en trouvait qui tout simplement nous prenaient pour des hommes extraordinaires de l'ancien temps, revenus par la transmigration. Un grand nombre ^{p.246} d'indigènes se présentaient pour nous demander des éclaircissements ; nous renouvelions ainsi à chaque instant la déclaration que nous avions déjà faite, et nous en prenions occasion d'annoncer la religion chrétienne que nous venions prêcher au Tibet.

Au bout de quelques jours, un officier, employé auprès du régent de l'État, vint nous trouver à notre demeure, et nous dit que le prince, désireux de nous voir, nous mandait à son palais ; nous nous y rendîmes à la suite de cet envoyé. Il nous était tout à fait impossible de conjecturer ce qui allait résulter de cette entrevue ; mais nous nous sentions remplis de joie et d'ardeur en nous voyant au moment de faire une confession éclatante de notre foi, et la perspective des persécutions qui allaient peut-être commencer pour nous ne nous effrayait point.

Nous fûmes immédiatement introduits devant le régent. C'était un homme de haute taille, d'un port majestueux et d'une physionomie prévenante. Voici à peu près la substance de ce premier interrogatoire, qui peut-être est la première apparition publique et légale que l'Évangile ait faite dans le Tibet :

— D'où êtes-vous ?

— Nous sommes du grand ciel d'Occident, d'un royaume appelé la France.

— Quel est votre état ?

— Nous sommes des Lamas chrétiens ; nous n'exerçons aucune profession mondaine ; notre seule occupation est de prier, de prêcher notre religion et de l'enseigner à nos disciples.

— Quelle est la doctrine que vous prêchez ?

Lettres de Mongolie, du Tibet et de Chine

— C'est la doctrine de Jésus-Christ : elle ^{p.247} n'est autre que celle qui fut, dès l'origine, enseignée aux hommes par Dieu même ; depuis, Jésus-Christ en est venu renouveler et rendre plus claire encore la révélation. Hors de cette religion, les hommes ne peuvent point sauver leur âme.

— Avez-vous ici des disciples ?

— Non, mais nous sommes venus pour en faire.

— Quel moyen d'existence avez-vous ?

— Nous vivons des offrandes que nous font les fidèles de la religion dont nous sommes ministres.

— Qui vous a amenés ici ?

— Personne ; nous y sommes venus de nous-mêmes, nous avons marché avec tout le monde sans que nul se fût chargé de nous.

— Pourquoi êtes-vous venus à H'Lassa plutôt qu'en tout autre pays ?

— Nous avons été d'abord en Chine, puis en Tartarie, de là nous avons pris le chemin de H'Lassa : nous savions qu'on y attache une grande importance à l'étude des choses religieuses, et nous y sommes venus pour y prêcher notre culte.

Les questions qu'il nous adressa ensuite nous firent connaître qu'il craignait d'avoir en nous quelques émissaires politiques, venus pour explorer le pays et en dresser des cartes. Pour dissiper ses soupçons, nous lui protestâmes que notre religion même nous faisait un devoir inviolable de ne nous immiscer en aucune affaire étrangère à la prédication de nos doctrines. Il parut rassuré à cet égard, et finit cette première entrevue par ces paroles remarquables :

— Il faut que vous ayez eu de nous une idée bien avantageuse, puisque vous êtes venus ici au ^{p.248} prix de tant de fatigues et de dangers. Vous êtes loin de votre patrie ; à défaut de toute protection, moi, je vous servirai d'appui ;

Lettres de Mongolie, du Tibet et de Chine

personne n'aura à se mêler de vous que moi, et je me charge de vous fournir tout ce qui sera nécessaire à votre entretien et à votre nourriture. Du reste, je vous manderai encore pour m'entretenir avec vous.

Nous sortîmes d'auprès du régent le cœur plein d'une satisfaction d'autant plus sensible, qu'elle était plus inattendue. Une voie magnifique nous était donc ouverte au début de notre Mission ; le ciel venait visiblement à notre secours, et nous concevions les plus belles espérances. Notre joie était si grande que nous nous sentions déjà payés au centuple des fatigues et des longues misères que nous avait coûtées notre voyage. Depuis nous fûmes très souvent appelés au palais du régent, et le temps s'y passait exclusivement à parler de religion. Le prince examinait les vérités chrétiennes, et les comparait soit avec les enseignements du bouddhisme, soit avec la doctrine mahométane. L'intérêt qu'il mettait à ces discussions, la bienveillance qu'il témoignait pour nos personnes, allaient toujours croissant. Un jour que la conférence avait été plus vive, il termina l'entretien en prononçant d'un ton grave et pénétré ces paroles : «

— Les choses que vous m'avez dites m'ont profondément frappé. Il s'agit d'une question qui est de la dernière importance. Je veux éclaircir avec vous toutes ces difficultés religieuses. Apprenez bien la langue tibétaine, ^{p.249} afin que nous puissions parler seuls et échanger toutes nos pensées ; ensuite je vous promets d'être de bonne foi, et si je vois que votre doctrine soit la véritable, je l'embrasserai.

Ayant appris le mauvais état du logement que nous nous étions procuré, il nous offrit une de ses habitations ; là, nous eûmes une chambre plus spacieuse et plus commode. Notre premier soin fut d'y dresser un petit autel et d'y arborer les emblèmes de notre sainte religion : nous en exposâmes trois : celui du milieu était l'image de Jésus en croix ; d'un côté nous mîmes saint Jérôme, et de l'autre saint Vincent de Paul. Nous aurions bien désiré pouvoir dire la messe, mais nous eûmes la douleur de trouver le vin que nous avions apporté tout à

fait corrompu, au point de ne pouvoir plus être compté même pour matière douteuse, et il nous fut impossible de nous en procurer, car le vin de raisin est chose inconnue dans le Tibet.

Chaque jour le nombre de nos auditeurs allait en augmentant ; on venait en foule examiner nos images et on nous en demandait l'explication, ce qui nous offrait une occasion favorable d'exposer la vérité évangélique.

Quant au régent, il paraissait vouloir mûrir davantage ses réflexions ; en attendant, il nous pria de nous charger de l'instruction d'un de ses neveux, âgé de dix-huit ans, sur lequel il fondait toutes ses espérances.

Mais laissons un instant le récit de nos travaux, ^{p.250} pour tracer une esquisse de l'état politique et religieux du Tibet.

Ce vaste pays est gouverné par le *Talai-Lama*, qui est aussi le Souverain Pontife du culte bouddhique. Il réside dans un temple appelé *Bouddhala* par les Tibétains, mot qui veut dire la *montagne de Bouddha*. Les Mongols lui donnent le nom de *Monghe-djo*, c'est-à-dire, *image éternelle*, parce que, dit-on, on conserve encore là, incorruptible, le corps de Tchoukaba, le célèbre réformateur de la religion tibétaine. Le *Talai-Lama* actuel est un enfant âgé de huit ans, natif d'un district situé à l'extrémité orientale du Tibet et appelé Mintcheux. Ses parents étaient de pauvres bûcherons ; mais par la métempsyose, le Lama défunt se reproduisit dans leur famille, et grâce à cet événement, ils sont aujourd'hui élevés au-dessus de tout ce qu'il y a de plus grand en Asie.

Ces faits extraordinaires ont lieu, non seulement pour le *Talai-Lama*, mais encore pour les Bouddha vivants, qui sont peut-être aujourd'hui au nombre de plus de mille, disséminés tant dans le Tibet que dans les diverses régions tartares. Lors donc que le Lama suprême a opéré son *nirvan* (lors qu'il est mort), des prières publiques se font dans la Lamaserie ; puis on consulte les sorts. Quelquefois les oracles donnent l'indication de l'endroit où se trouve l'enfant en qui l'âme du défunt vient de passer ; mais le plus souvent la nouvelle en vient de sa propre

famille. Cet enfant, parfois à peine âgé de quelques ^{p.251} mois, se met à parler, à réciter des prières, et surtout la célèbre formule *Om ma ni pat me houm*. Bientôt il dit à ses parents et à tous ceux que le bruit du prodige attire près de son berceau, qu'il est le Bouddha incarné de telle Lamaserie, que ce siège lui appartient, et il commande qu'on ait à l'y conduire. On lui propose à volonté diverses questions sur les choses les plus cachées, et il y satisfait, lui eût-on même parlé une autre langue que sa langue maternelle.

Lorsque le fait de la transmigration a pris quelque consistance, la famille en envoie la nouvelle à la communauté que l'enfant réclame pour son siège. Les directeurs de cette Lamaserie nomment alors une commission, composée des religieux les plus instruits et les plus expérimentés, pour aller constater le prodige. Ils prennent avec eux tous les petits meubles qui ont appartenu au défunt, mêlés parmi une foule d'autres objets du même genre, et se rendent ainsi à l'endroit désigné. Arrivés près de l'enfant, ils commencent par lui faire un grand nombre de questions captieuses. A-t-il satisfait à toutes, les examinateurs déposent les objets qu'ils ont apportés, pêle-mêle sous ses yeux, en lui disant :

— Si tu es, véritablement notre Lama, dis-nous quels sont, parmi ces meubles, ceux qui t'appartenaient lorsque tu siégeais sur notre autel.

Si l'enfant discerne sans se tromper ce qui servait à l'usage de celui qu'il prétend représenter, alors l'identité est reconnue pour authentique ; la Lamaserie en corps ^{p.252} vient l'inviter avec une pompe extraordinaire, et il est honoré toute sa vie comme un Bouddha incarné. Au contraire, s'il ne soutient pas l'épreuve à laquelle on l'assujettit, il est regardé comme un imposteur et il n'en est plus question.

Nous avons eu occasion de voir un grand nombre de ces jeunes Lamas, qui, ayant eu dans leur enfance le prestige dont nous venons de parler, étaient considérés comme des divinités véritables. Toujours nous avons remarqué en eux une parole affable et prévenante, une

physionomie douce, des manières polies et honnêtes, mais avec cela, des yeux effarés, respirant le feu de la jalousie et de la haine. On est comme saisi d'une sorte de stupeur en voyant le contraste de leurs regards avec l'air ingénu de leur visage ; il semble que ce sont des yeux de démons masqués sous la figure d'un ange.

La souveraineté du Tibet est donc, comme nous l'avons dit, entre les mains du grand Lama. Au-dessous de lui est un roi, chargé de l'administration civile. Ce doit aussi être un Lama : on l'appelle *Sato-Noma-kau*. Pour compléter le gouvernement, il y a quatre ministres qui dirigent les affaires, et en soumettent la décision tant au roi qu'au pontife suprême.

A notre arrivée, le *Talai-Lama* se trouvait être un enfant ; le roi, jeune Lama de dix-huit ans, venait d'être élu, et à peine prenait-il possession du trône, de sorte que tout le poids du gouvernement retombait sur les quatre ministres. Le premier d'entre eux, nommé *S'Hyadja-Kaloum*, était ^{p.253} régent ; c'est de lui que nous reçûmes un si bienveillant accueil. Homme du plus grand mérite, il est vénéré dans tout le Tibet et même dans les pays circonvoisins ; s'il se convertissait, le christianisme verrait aussitôt s'ouvrir une large voie à ses progrès dans toutes ces vastes contrées.

La secte de Tchoukaba, dominante aujourd'hui dans le Tibet, s'y établit sur la fin du XIII^e siècle, et dès son origine elle y prit de rapides accroissements. Quelques années après que Tchoukaba eut été élevé au pontificat suprême, il fonda le couvent de Caldau, à dix lieues au sud de H'Lassa. Cet établissement compte aujourd'hui trois mille Lamas, et on l'ouvre indistinctement aux Tibétains et aux Mongols : seulement il est réservé pour les études plus fortes, et la discipline y est plus sévère que dans toutes les autres Lamaseries. Vers l'an 1406, un pèlerin célèbre, appelé Tsiandchang-Tchortchy, venu du pays Halchas, consacra des offrandes recueillies dans toute la Mongolie à bâtir le couvent de Bréboumg, à deux lieues du Bouddhala, et le destina presque exclusivement aux étudiants de son pays, qui y sont aujourd'hui au nombre de huit mille. A peine l'eut-il achevé, qu'il en

Lettres de Mongolie, du Tibet et de Chine

fonda un autre à une demi-lieue de H'Lassa, réservé pour les Bouddhistes des autres royaumes mongols, pour les États des Sifans, et même pour les Chinois qui y viennent de diverses provinces. *Caldau*, *Bréhoumg* et *Séra* sont comme les trois grands séminaires du Bouddhisme pour la Mongolie.

p.254 Outre le *Bouddhala* et ces trois fondations gigantesques, H'Lassa compte une foule de Lamaseries moins considérables, de sorte que le nombre des Lamas résidant habituellement, dans la capitale du Tibet est au moins de vingt-cinq mille.

Chaque année le culte bouddhique exige que les Lamas des environs de la capitale s'y rendent pour célébrer une espèce de grand jubilé, appelé *H'Lassa-Nouloum*. Cette cérémonie dure vingt et un jours, pendant lesquels tous les tribunaux restent fermés ; chaque magistrat suspend l'exercice de ses fonctions ; les affaires, de quelque nature qu'elles soient, religieuses ou civiles, criminelles ou commerciales, ressortissent des Lamas directeurs du *H'Lassa-Nouloum*. Ce sont les juges suprêmes ; leurs arrêts sont irrévocables, et à peine les ont-ils rendus que d'autres Lamas sont chargés de les exécuter. Ce pouvoir dure jusqu'au vingt et unième jour.

Telle est la ville dans laquelle nous venions, au commencement de l'année dernière, de dresser un autel à Jésus-Christ, et de proclamer solennellement son nom. Notre espérance et notre joie croissaient en voyant de plus en plus nombreuse la foule de ceux qui venaient à nous pour s'entretenir de la religion, et qui manifestaient le désir d'apprendre nos prières.

Nous ne perdions cependant pas de vue notre véritable situation ; nous en étions réduits au dernier dénûment. La vente de nos chameaux, à Naktchu, nous avait procuré quelques ressources ; à H'Lassa le régent acheta nos chevaux et nous les paya trois p.253 fois plus qu'ils ne valaient. Il avait imaginé ce moyen pour nous faire accepter de l'argent que nous aurions refusé, il le savait, s'il nous avait été directement offert. Ce qui nous en restait suffisait à peine pour

Lettres de Mongolie, du Tibet et de Chine

subsister quelques mois. Nous nous trouvions là, au centre de pays inaccessibles aux nations européennes, loin de toutes connaissances, sans nouvelles de notre vicaire apostolique, et dans l'impossibilité de lui envoyer des nôtres. Nous n'avions rien appris de ce qui se passait en Europe depuis trois ans. Après avoir réfléchi sur notre situation, nous pensâmes que notre premier devoir, dans cet état de choses, était d'abord de donner avis à la sacrée Congrégation de tout ce qui avait eu lieu à H'Lassa, et de renouer communication avec nos supérieurs. Nous nous arrêtâmes donc au projet suivant : M. Huc devait rester à H'Lassa pour cultiver la chrétienté naissante, entretenir le régent dans ses bonnes dispositions, et travailler à augmenter le nombre des catéchumènes, mais sans les baptiser hors le danger de mort. Nous aimions mieux différer leur baptême jusqu'au jour ou nous pourrions célébrer le saint sacrifice de la messe.

Pour moi, il fut résolu que je me remettrais en voyage. Je devais m'acheminer vers le midi, à travers les montagnes qui hérissent cette partie du Tibet ; j'aurais franchi la chaîne des Himalaya, et je me serais rendu en trente ou quarante journées parmi les Européens de l'Inde. Arrivé à Calcutta, j'aurais écrit à la Propagande et aux supérieurs des p.256 Missions, et je serais, dans le plus bref délai, retourné joindre M. Huc, avec des secours, des vivres, du vin pour la messe, et aussi, nous l'espérons, avec des confrères destinés à partager nos travaux, et à participer aux consolations que cette Mission semblait promettre avec tant d'abondance.

Nous parlâmes au régent de notre dessein ; il y entra de tout son cœur, et me promit même de me donner des hommes qui me conduiraient, aux frais de l'État, jusqu'aux frontières du Tibet.

Nous en étions là, lorsque la Providence permit que notre projet fût tout à coup renversé par la violence et la jalousie des ministres chinois. Il faut savoir que l'empereur de Chine, sous prétexte de protéger le grand Lama, pour lequel il professe la plus grande vénération, entretient dans le Tibet un corps de troupes, et envoie tous les trois ans deux ministres résider à H'Lassa, tant pour présenter ses hommages au

Talai-Lama, que pour diriger les opérations de la petite armée chinoise. Dans les temps ordinaires ces magistrats, strictement renfermés dans leurs attributions, se tiennent le plus qu'ils peuvent étrangers à toutes les affaires qui ne sont pas de leur ressort. Si nous fussions arrivés à une autre époque au Tibet, les deux ambassadeurs de Pékin, contents de savoir que nous n'étions pas de leurs compatriotes, se seraient bien gardés de s'occuper de nous ; mais l'état des choses se trouvait alors tout à fait changé, par suite de circonstances extraordinaires.

p.257 Le Tibet venait de subir une révolution. Son roi, appelé *Sato-Nomakau*, s'était rendu deux fois coupable de la mort du *Talai-Lama*, avant qu'il eût atteint sa majorité, et il menaçait encore les jours de l'enfant qui règne actuellement : il prétendait par là entretenir une minorité perpétuelle sur l'autel du Bouddhala, et garder toujours concentrée dans ses mains la suprême autorité. Ces attentats avaient jeté la stupeur dans le Tibet, mais surtout parmi les grands Lamas. Ils se rassemblèrent dans la capitale et y appelèrent aussi l'un des leurs, nommé Tchang-Kia-Fas, dont le siège est à Pékin, et qui sert comme de grand pénitencier à l'empereur. Tous ensemble, voyant qu'une guerre civile éclaterait inévitablement dans le Tibet s'ils levaient l'étendard contre leur roi, prirent le parti de dénoncer sa conduite à l'empereur, et d'invoquer son secours pour mettre à couvert les jours de leur pontife. Cette délibération avait été portée à Pékin en 1844, par l'ambassade que nous venions d'accompagner dans son retour au Tibet.

L'empereur, ravi d'une occasion qui pouvait augmenter son influence dans ces pays reculés, montra l'empressement le plus vif à se prêter aux vues des Lamas. Il rappela de l'exil le mandarin Tartare *Khy-Chen*, qui avait, quelques années auparavant, encouru son indignation pour avoir trahi ses intérêts en traitant avec les Anglais de Canton, et l'envoya à H'Lassa avec tous les pouvoirs dont l'invitation des Tibétains permettait de l'investir. *Khy-Chen* avait rempli sa mission avec courage, et moitié par ruse, moitié par force, il avait engagé le roi homicide de Bouddha à aller se mettre entre les mains de l'empereur. Le trône de *Sato-Nomakau*, devenu vacant par sa déposition, venait d'être rempli

par un jeune Lama de dix-huit ans, qui était à peine installé quand nous arrivâmes. *Khy-Chen*, fier de l'avantage qu'il avait eu dans cette affaire, et espérant réparer sa disgrâce passée en accroissant l'autorité de son maître, se portait sans cesse à de nouvelles prétentions, et toujours sous prétexte de protéger le grand Lama. Lorsqu'il eut appris notre arrivée, il voulut d'abord engager le régent lui-même à nous faire partir ; mais celui-ci refusa nettement, alléguant que le Tibet, loin d'être fermé aux étrangers, servait surtout d'asile à ceux qui, comme nous, s'occupaient des questions religieuses. Le mandarin, espérant convaincre *S'Hyadja-Kaloum* de la nécessité de nous expulser, s'il nous trouvait porteurs d'objets suspects parmi ces peuples, tels par exemple que des cartes géographiques, fit prendre et déférer à son tribunal tous nos effets, pour en faire l'inspection. Mais Dieu se servit de cette occasion même pour publier solennellement sa doctrine à H'Lassa. Nous déployâmes nous-mêmes nos ornements de messe, notre missel, notre calice, nos bréviaires et nos images, et pour en expliquer l'usage, nous exposions aux yeux de l'assemblée tout l'ensemble des vérités chrétiennes. Nous ne permîmes à personne, pas mêmes à *Khy-Chen*, de ^{p.259} toucher à rien : nous tenions nous-mêmes les objets pour les faire voir aux examinateurs ; et lorsqu'ils étendaient le bras pour s'en saisir, nous les arrêtions en leur disant :

— Prends garde, si tu touches avec tes mains impures, tu seras puni de Dieu.

Cette première tentative de *Khy-Chen* ne tourna donc qu'à notre avantage, et nous espérâmes pendant quelque temps n'avoir plus rien à redouter de sa malveillance ; mais au bout de quelques jours il revint à la charge, et nous intima nettement l'ordre de partir, sous prétexte que nous étions étrangers et prédicateurs d'une religion réprouvée par les lois. Nous commençâmes alors une véritable lutte avec le mandarin, opposant avec énergie le droit à la violence. Sur le premier grief, nous répliquâmes que le Tibet n'étant point fermé aux étrangers, nous ne devions pas être plus exclus que les autres ; quant à la religion, nous répondîmes que la loi chrétienne, pour être persécutée en Chine, ne

l'était point dans le Tibet ; et que d'ailleurs ne lui reconnaissant nul titre, à lui Chinois, de nous intimer des ordres, nous n'en tiendrions aucun compte. Le *Kaloum* prit aussi notre défense ; il déclara que nous étions placés uniquement sous sa juridiction, et nous fit dire de rester tranquilles, sans nous inquiéter des prétentions de *Khy-Chen*.

Cependant l'arrogance du délégué chinois ne gardait plus de mesure ; il se faisait un point d'honneur de n'avoir pas le dessous dans cette affaire, et il alla jusqu'à menacer *S'Hyadja-Kaloum* de le dénoncer p.260 à sa cour comme ennemi du *Talai-Lama*. Le régent, bien que chargé d'administrer les affaires du Tibet, manquait néanmoins de titre pour traiter d'égal à égal avec l'empereur de Chine, et nous l'entendîmes un jour manifester l'embarras dans lequel il se trouvait :

— Je suis seul, nous disait-il ; le *Talai-Lama* n'est qu'un enfant, et je ne trouve nulle part l'appui dont j'aurais besoin pour mettre un frein à la tyrannie de ce Chinois.

L'inquiétude où nous le vîmes nous fit faire de sérieuses réflexions ; la contestation entre lui et l'ambassadeur de Pékin s'aggravant de plus en plus, il allait être bientôt obligé de prendre un parti décisif à notre sujet. C'était pour lui une cruelle alternative, ou de se déclarer énergiquement en notre faveur, et alors il s'exposait, et avec lui peut-être tout le Tibet, aux ressentiments du gouvernement chinois ; ou d'humilier son autorité devant les menaces du mandarin, en nous intimant de la part du *Talai-Lama* l'ordre de partir. Or il était infiniment probable que le régent, pour protéger deux hommes nouvellement arrivés, de qui il n'avait rien à espérer ni à craindre, ne voudrait pas se jeter, lui et son gouvernement, dans les dernières extrémités, et qu'ainsi, condescendant aux vues de l'envoyé impérial, il finirait bientôt par nous signifier lui-même un arrêt de bannissement. En ce cas, nous étions exclus du Tibet par l'autorité indigène, et par là nous perdions tout droit d'y revenir et d'y résider. Nous implorâmes longtemps et avec instance les lumières de l'Esprit-Saint, et p.261 après avoir mûrement envisagé notre situation sous toutes ses faces, et pesé toutes ses suites, nous jugeâmes qu'il valait mieux céder pour un

temps à l'orage, et nous conserver intacts le droit et l'espoir de rentrer à H'Lassa dans des circonstances meilleures. Le régent, à qui nous fîmes immédiatement part de notre résolution, tout en se montrant affecté à la pensée de notre éloignement, reconnut la sagesse des raisons qui nous y avaient déterminés. Ses paroles nous laissèrent entrevoir que nous ne faisons qu'embrasser volontairement une voie à laquelle il eût été bientôt contraint de nous inviter lui-même, et il nous remercia d'avoir prévenu cette douloureuse extrémité.

Notre départ de H'Lassa eut lieu le 26 février. Partout nous fûmes accueillis par les Tibétains avec les marques les plus touchantes d'intérêt et de considération, et nous apprîmes depuis que tous les chefs des districts avaient reçu du régent une dépêche qui leur enjoignait expressément d'en agir ainsi à notre égard.

La partie orientale du Tibet, que nous eûmes à traverser, n'est qu'une suite continuelle de rochers escarpés et de précipices ; il fallait les gravir et les descendre sans chemin battu ; souvent le passage était si étroit, que désirant mettre pied à terre pour franchir à pied un pas difficile, l'espace ne le permettait point et nous devions nous résoudre à passer à cheval sur le penchant d'abîmes dont l'escarpement et la profondeur faisaient frémir. Quelquefois même il n'y avait qu'un simple tronc d'arbre, non écorcé, qu'on avait couché là pour suppléer, au-dessus du gouffre, à l'interruption du sentier. Au moindre faux pas, le cheval et son cavalier roulaient ensemble et disparaissaient sans retour.

La neige tomba presque continuellement pendant notre voyage ; les montagnes en étaient couvertes ; dans le fond des vallées il s'en trouvait des agglomérations immenses, faites par les avalanches amoncelées les unes sur les autres. Il arrivait alors que la neige manquant parfois sous les pieds, le voyageur s'enfonçait et disparaissait comme dans le fond d'un puits. Nous eûmes ainsi bien des accidents à déplorer dans le cours de cette longue route : parmi les soldats de l'escorte, plusieurs périrent, ou précipités du haut des rochers, ou ensevelis sous les neiges.

Lettres de Mongolie, du Tibet et de Chine

De ce nombre fut le mandarin Ly, notre conducteur en chef, qui roula du sommet d'une montagne et mourut quelques jours après. Un autre mandarin, qui s'était joint à nous, succomba de même aux misères de cette traversée, et l'un de ses neveux qui l'accompagnait, jeune homme en voie de parvenir aux plus brillantes faveurs de la fortune, ne lui survécut que de quelques jours.

Les cadavres de ces dignitaires furent mis dans des bières et portés par les satellites. Nous présentions alors un spectacle bien capable de dessiller les yeux à ces aveugles : des mandarins forcés avec leurs bandes à jouer leur vie dans cet affreux ^{p.263} désert, tant de dépenses, tant de fatigues et de misères de toute espèce, tout cela était le fruit de la haine du gouvernement chinois pour la religion, et de son acharnement à poursuivre deux missionnaires ; et par une disposition frappante de la justice divine, l'escorte, décimée par les accidents de la route, suffisait à peine au convoi des morts : les chefs qu'on avait chargés de veiller sur nous, étaient eux-mêmes portés à notre suite dans des cercueils.

Nous fûmes quatre mois à traverser cet affreux pays, qui compte à peu près six cents lieues d'étendue depuis H'Lassa jusqu'à Ta-t sien-lou, première ville de la frontière chinoise. Il fallut, pendant cette longue route, reprendre en grande partie le cours des privations de tout genre qui avaient accompagné nos pas dans les solitudes mongoles. Souvent, après avoir marché une journée entière, exposés à une pluie battante, nous arrivions le soir à une misérable échoppe gardée par quelques soldats : il n'y avait pour reposer que la terre nue et quelquefois détrempée comme de la boue. La toiture mal faite et à moitié détruite ne nous garantissait ni du vent ni de la neige. Cependant, malgré tant de misères et tant de dangers, nous sortîmes toujours sains et saufs des passages les plus périlleux, et notre santé s'améliora de jour en jour.

Cette route, jusqu'aux frontières de Chine, ne présenta à notre vue qu'une suite continuelle d'abîmes, des chaînes de rochers dont la cime se perdait dans les nues, et aux flancs desquels étaient ^{p.264} suspendus d'immenses blocs de glace ; c'étaient à chaque pas de grands fleuves

Lettres de Mongolie, du Tibet et de Chine

qui se précipitaient de cataracte en cataracte entre les coupures des montagnes, mais jamais des plaines fertiles ni de lieux tant soit peu favorisés de la nature.

Nous vîmes aussi un nombre considérable de Lamaseries. Les plus fameuses sont celle de *Choupando*, qui ressemble à une ville par ses monuments et la vaste étendue de son enceinte ; celle de *Tsiamdo*, qui compte quatre mille Lamas ; celles de *Kian-kha*, de *Tchiang-ya*, de *Bathang* et de *Lythang*. L'aspect du pays révèle de toutes parts qu'il n'est rien que par sa religion. Dans les Lamaseries seulement ont lieu les grands rassemblements d'indigènes. Les sciences, les arts et la plus grande partie du commerce sont concentrés entre les mains des religieux. Enfin le culte lamaïque sert à ce pays d'industrie, de gouvernement, de législation et de politique. Pour bien expliquer cet état, il faut dire que la religion de Bouddha possède tout le Tibet, avec ses habitants, ses terres, ses richesses, ses monuments et jusqu'à ses rochers ; car on voit leur granit tantôt couvert de légendes superstitieuses, tantôt taillé en forme d'idole avec une niche creusée dans la pierre vive ; on aperçoit même, suspendues à leurs flancs les plus abrupts, de grandes Lamaseries dont les cellules sont groupées et collées à la roche comme des nids d'hirondelles.

Ces Lamaseries jouissent toutes d'un territoire plus ou moins étendu, dont les produits forment le ^{p.265} revenu des religieux, et dont l'administration appartient au Bouddha incarné du couvent. Tant d'avantages attachés à la dignité de grand Lama, excitent vivement les ambitions et provoquent quelquefois les luttes les plus acharnées. Tel était le spectacle qu'offrait, à notre passage, la Lamaserie de *Tchiang-ya*. Son Bouddha était parvenu à cette place suivant toutes les formes voulues par les croyants du pays ; mais un compétiteur plus habile que lui ayant levé l'étendard de la révolte, il s'ensuivit une guerre terrible. Ce schisme, bien qu'il eût déjà, pendant six années, provoqué une infinité de combats, dévasté et ensanglanté bien des habitations et même des Lamaseries, n'avait cependant encore rien produit de décisif. Le Bouddha légitime disposait des milices de l'État ; mais l'anti-Bouddha, rachetant

par la supériorité de ses talents le vice de son origine, avait entraîné presque tout le peuple à sa suite, et luttait avec avantage contre son rival. Des campagnes en friche, couvertes çà et là de monceaux d'ossements, des villages incendiés et démolis, n'attestaient que trop l'implacable fureur dont les deux partis étaient animés.

On voit aussi dans cette partie du Tibet un grand nombre de Lamas contemplatifs, à la façon des fakirs de l'Inde. Nous passâmes au pied d'une caverne où l'un d'eux menait depuis vingt et un ans la vie érémitique : sa règle était, dit-on, de ne faire qu'un repas par semaine, et de ne paraître en public qu'une fois tous les trois ans. Il a près de p.266 lui un disciple pour transmettre ses réponses aux personnes qui viennent le consulter. La réputation dont il jouit est colossale. Ces ermites sont nombreux, et en général ils sont toujours la souche d'une nouvelle incarnation bouddhique.

Nous arrivâmes à *Ta-tsien-lou*, première cité chinoise de la frontière, quatre mois après notre sortie de H'Lassa. Le cortège de cercueils qui nous accompagnait fut déposé dans cette ville, et un nouveau mandarin fut nommé pour nous conduire jusqu'à la capitale de la province, appelée *Tching-tou*. Dès lors nous nous trouvâmes entièrement entre les mains des Chinois, car dès qu'on a passé *Ta-tsien-lou*, on ne rencontre plus de Tibétains. Le sort de M. Perboyre, mis à mort quelques années auparavant, nous avertissait assez de ce qui pouvait nous être réservé ; mais habitués depuis deux ans à avoir sans cesse la mort présente sous les yeux de mille manières différentes, nous n'éprouvions aucune crainte. La pensée d'être traduits devant les tribunaux, et d'y souffrir le martyre, nous apparaissait comme la fin la plus heureuse de notre course, et comme la plus belle récompense que Dieu pût accorder à nos désirs. Nous marchions donc à grandes journées, impatients plutôt qu'inquiets de voir quelle serait l'issue de notre affaire.

Le bruit de notre arrestation nous avait de beaucoup précédés ; les mandarins l'avaient même fait afficher publiquement ; mais en même temps on avait appris la triste fin de nos conducteurs et d'une p.267

Lettres de Mongolie, du Tibet et de Chine

partie de nos satellites. Ces événements, qui montraient la colère du ciel visiblement déchaînée contre les agents de cette persécution, avaient semé la terreur dans les lieux où nous devions être jugés.

Arrivés à la capitale, nous fûmes logés chez l'intendant des prisons, et dès le lendemain conduits au tribunal. La séance était disposée avec un appareil inaccoutumé ; au lieu d'un seul mandarin, comme dans les causes ordinaires, les cinq premiers magistrats de la province y étaient venus prendre place. Leurs officiers formaient de chaque côté une longue haie, depuis la grande porte jusqu'au fond de la cour où siégeait le tribunal ; sur les gradins, on voyait, debout, une troupe de bourreaux armés de leurs instruments de torture : les uns soutenaient des cangues, d'autres agitaient dans leurs mains des fouets, étalaient des chaînes qu'on faisait rougir au feu, ou des roseaux pointus pour être plantés sous les ongles ; enfin tout l'appareil des divers genres de supplices en usage chez ces barbares. Tous ces bourreaux forment comme un cercle autour du prévenu, et se tiennent prêts à exécuter à l'instant même les arrêts du juge. On déploie à dessein aux yeux de l'accusé cet effrayant spectacle, afin que la vue des instruments de supplice abatte son courage avant même que la torture lui soit appliquée.

La grâce divine que Jésus-Christ promet à ses disciples lorsqu'ils seraient conduits devant leurs persécuteurs, nous vint sensiblement en aide ; car au lieu de chanceler, nous nous sentîmes comme ^{p.268} électrisés en présence des mandarins et de cette troupe de bourreaux.

On commença par nous sommer de nous mettre à genoux. (Il faut savoir qu'en Chine, tout homme comparissant devant un tribunal, qu'il soit accusé ou accusateur, ou même simple témoin, doit se mettre à genoux ; la règle est générale et ne souffre jamais d'exception.) Néanmoins cette injonction nous révolta, et continuant à nous tenir debout, nous répondîmes tous les deux à la fois, quoique sans nous être concertés :

— Non, jamais nous ne fléchirons le genou devant vous.

Lettres de Mongolie, du Tibet et de Chine

Ce refus, et l'air de fermeté qu'ils nous voyaient, les déconcertèrent au point qu'ils restèrent longtemps indécis et ne sachant quel parti prendre ; enfin ils n'insistèrent pas et procédèrent à l'interrogatoire.

— Qui êtes-vous ? nous demandèrent-ils ; quel est le but de votre entrée en Chine ?

Nous répondîmes catégoriquement et avec force que nous étions prêtres de la religion chrétienne, venus en Chine pour l'y prêcher ; que notre pays était la France. Ils insistèrent beaucoup pour savoir qui nous avait servi de guide pour pénétrer dans l'empire, quels lieux nous avions habités, et quelles familles nous avaient donné asile. A ces questions, nous tournant vers celui des juges qui mettait le plus d'ardeur à nous presser, nous lui dîmes d'un ton résolu que nous étions venus en Chine de nous-mêmes, sans y avoir été invités par personne ; que nous y avions séjourné à nos frais, et que nous étions seuls responsables de nos démarches ; p.269 que leurs efforts pour obtenir de nous des dénonciations étaient vains, et que nous n'en ferions jamais. Après un instant de silence, un mandarin eut l'impudence de nous adresser une question outrageante pour la morale chrétienne : M. Huc, qui se trouvait vis-à-vis de lui, prit la parole d'un air grave et indigné, et, avec un geste imposant, lui fit une réponse qui le couvrit de confusion. Cet incident fut la clôture de la séance.

Après un jour d'intervalle, nous fûmes conduits au tribunal du vice-roi pour y entendre décider notre sort ; il s'agissait, ou de nous envoyer à Pékin pour être livrés au tribunal des supplices, ou de nous conduire à la frontière pour être remis ensuite entre les mains du consul de notre nation. Avant de nous introduire devant le vice-roi, un mandarin vint nous prévenir que là nous ne pourrions plus nous dispenser de nous mettre à genoux ; mais nous protestâmes encore et avec une nouvelle énergie que nous ne le ferions jamais.

Le vice-roi nous reçut dans une vaste salle d'audience ; il était assis, et nous nous tîmes debout. Il nous fit quelques questions semblables à celles qu'on nous avait adressées deux jours auparavant ; seulement nous remarquâmes qu'il évitait de toucher à celles que nous avions

repoussées de manière à confondre nos juges. Il resta ensuite quelque temps à réfléchir, puis nous dit qu'il nous ferait conduire à Canton, et remettre au représentant de la nation française. Avant de nous retirer, nous réitérâmes devant lui les protestations que nous p.270 avions déjà faites à H'Lassa, dont la substance est que nous regardions comme illégale et tyrannique la conduite du délégué chinois à notre égard, et que nous le dénoncerions à notre gouvernement. Après ces paroles, prononcées d'un ton grave et ferme, nous fîmes au vice-roi un salut selon l'usage européen, et nous sortîmes.

La capitale du Su-tchuen compte un grand nombre de chrétiens dans ses murs ; mais on faisait une garde sévère autour de nous pour nous empêcher d'avoir aucune communication avec eux. Nous restâmes deux jours dans cette ville, sans qu'il nous fût possible d'en voir un seul. Toutefois, à notre départ, ils se mêlèrent à une foule immense que la curiosité avait attirée sur notre passage ; et l'un deux, profitant du tumulte, parvint à nous mettre un billet entre les mains sans être aperçu de personne. C'était une lettre d'un prêtre chinois, appelé Philippe Zui, préposé au soin des fidèles de la ville ; il nous donnait avis que la persécution régnait partout avec fureur, et nous retraçait en détail la désolation des chrétientés de la province.

Notre départ de *Tching-tou* eut lieu sur la fin de juin ; on nous achemina de là vers Canton, d'où nous étions encore, par la route qu'on nous fit prendre, à plus de cinq cents lieues. Après sept à huit journées de marche, nous reçûmes encore une lettre, par l'intermédiaire d'un chrétien qui réussit à tromper la vigilance de nos gardes, et en même temps une copie des édits impériaux rendus en p.271 faveur de la religion, à la sollicitation du gouvernement français. La lettre, écrite en latin par un prêtre chinois nommé Matthieu Zieou, nous avertissait, entre autre choses, que dans la ville où nous allions arriver, trois chrétiens avaient été pris et traînés au tribunal pour cause de religion ; qu'après avoir été cruellement battus, ils avaient été, sur leur refus d'apostasier, chargés de chaînes et renfermés dans un horrible cachot.

Ce prêtre nous pria d'interpeller le mandarin, et d'exiger de lui la délivrance des trois confesseurs de la foi.

On savait partout que la force avec laquelle nous avions parlé aux juges de la capitale nous donnait une grande influence sur les mandarins, et nous mettait en position de tout leur dire, même d'user de menaces à leur égard. Arrivés à la ville, nous nous adressâmes donc au magistrat persécuteur, nous lui remontrâmes toute l'injustice de sa conduite, et nous lui fîmes l'exposé des châtiments terribles que Dieu ne manque jamais d'infliger à ceux qui osent combattre son Église ; châtiments dont leurs annales offrent une foule d'exemples. Nous voulûmes aussi lui parler des édits récemment publiés pour protéger les chrétiens ; mais il protesta n'en avoir aucune connaissance. Cependant Dieu donna tant d'efficacité à nos paroles, qu'il s'engagea à ne plus molester nos néophytes ; et dès le soir, il mit en liberté les trois confesseurs de la foi.

On nous faisait suivre le cours du grand fleuve appelé *Yan-dze-Kang* ; nous voyagions tantôt par des sentiers pratiqués le long de ses bords, et tantôt ^{p.272} sur des barques. Ce fleuve ressemble à un bras de mer par sa largeur immense ; et quand les vents se mettent à souffler, il s'y élève des tempêtes aussi terribles que sur l'Océan. Un jour, on nous avait donné deux barques : l'une était montée par la plus grande partie de nos conducteurs ; nous étions sur l'autre avec le reste de l'équipage. A peine eûmes-nous fait quelques lieues, qu'un orage subit commença à soulever les vagues ; comme c'était un vent arrière, il ne semblait pas dangereux, et nos gens, satisfaits de voir accélérer leur marche, s'en réjouissaient plus qu'ils ne s'en alarmaient. Tout à coup une rafale nous prit de côté, et nous fûmes portés sur sa rive, malgré les efforts des matelots qui luttaient avec la rame et de longues gaules pour tenir le large. Arrivés au bord, nous nous aperçûmes que le vent avait repris sa première direction ; l'équipage se remit donc en travail de gaules et d'avirons, et reconduisit la barque jusqu'au milieu du fleuve ; mais à peine y fut-elle, qu'une seconde rafale nous prit encore en flanc et nous ramena au lieu que nous venions de quitter. Nos

matelots ne se découragèrent pas et parvinrent de nouveau à gagner le large ; alors le même fait se répéta une troisième fois, et d'une manière si subite, qu'il était impossible de ne pas y voir quelque chose d'extraordinaire. Le patron, effrayé, ordonna d'amarrer au rivage, et quoiqu'il ne fût pas encore midi, nous restâmes là tout le reste de la journée. Pour l'équipage de l'autre barque, voyant ce qui nous arrivait et le prenant ^{p.273} pour un effet de notre maladresse, il s'en était beaucoup diverti et avait continué sa route. Le lendemain matin, nous pûmes aussi reprendre la nôtre ; mais arrivés à la ville, nous n'y trouvâmes pas tous nos compagnons : peu après qu'ils nous eurent perdus de vue, le vent était devenu si violent et les vagues tellement furieuses, que leur navire avait été submergé. Un mandarin, plusieurs hommes de l'équipage et tous les effets avaient péri. Quelques matelots seulement avaient eu assez de bonheur pour saisir un des câbles du bâtiment qui flottait renversé, et étaient ainsi parvenus à sauver leur vie du naufrage.

Cinquante-neuf jours après notre départ de la capitale du Sutchuen, nous arrivâmes dans la métropole du Hou-Pé, appelée *Outchang-fou* : c'est dans cette ville que six ans auparavant, M. Perboyre, notre confrère, en compagnie duquel j'étais venu en Chine, avait eu, après de cruelles tortures et de longs interrogatoires, le bonheur de donner sa vie pour le nom de Jésus-Christ. Nous parcourûmes, le cœur plein de respect et pénétrés de la plus profonde émotion, ces lieux empreints de si glorieux et de si touchants souvenirs. Heureux confrère, nous disions-nous l'un à l'autre, à qui Dieu a fait la grâce de sortir, la palme du martyr à la main, de cette vallée de larmes, où il faut passer ses jours dans des périls sans cesse renaissants, dans de continuelles et désolantes incertitudes !

Dans la province du Hou-Pé, qui forme le ^{p.274} vicariat apostolique de Mgr. Rizzolati, la persécution régnait de toutes parts à l'époque de notre passage, et il n'y avait que peu de jours qu'un religieux espagnol, M. Navaro, venait de tomber entre les mains des satellites.

Lettres de Mongolie, du Tibet et de Chine

De là nous continuâmes notre route vers Canton, en traversant la province du Kiang-Si, qui forme le vicariat apostolique de Mgr. Larribbe. La persécution n'y était pas moins ardente que dans les autres endroits ; nous le sûmes par l'entremise d'un chrétien, qui parvint à insinuer secrètement un billet dans la chambre où nous étions gardés.

Enfin, après une marche de plus de sept mois, nous arrivâmes à Canton, puis à Macao dans les premiers jours d'octobre, deux ans et quelques mois après notre départ de la chrétienté de Piéliékéo. Notre voyage, pour aller de la Tartarie à H'Lassa, et pour revenir de H'Lassa jusqu'à Canton, avait été à peu près de deux mille cinq cents lieues européennes.

Notre arrivée à Macao causa beaucoup de surprise et de joie. Perdus pendant plusieurs années dans les déserts de l'Asie centrale, sans avoir jamais pu envoyer de nouvelles, nous passions partout pour morts. De notre côté, nous étions dans une complète ignorance de tout ce qui concernait l'Europe : les dernières nouvelles que nous en avions reçues étaient du commencement de l'année 1843, et nous étions à la fin de 1846.

@

Note

@

p.396 Le 7 janvier est parti de Marseille pour Paris M. l'abbé Gabet, lazariste, missionnaire apostolique de la Mongolie. Cet intrépide prêtre, qui revenait du fond de la Tartarie chinoise, voisine, comme on sait, de la Sibérie, a eu les pieds gelés en traversant ces immenses déserts où les traces du chemin ne se font reconnaître que par les ossements d'hommes et de chameaux. Dans le même trajet et le même jour, trente à quarante hommes furent gelés et abandonnés.

Arrivé dans le Tibet, à la grande lamaserie, M l'abbé Gabet y fut très bien accueilli par le personnage faisant fonction de régent pendant la minorité du grand lama, ainsi que son compagnon M. Hue ¹, lazariste comme lui ; mais le représentant de l'empire de la Chine à la même résidence, jaloux du séjour de ces deux missionnaires, réussit par ses intrigues à neutraliser les pouvoirs du régent, et fit si bien qu'il obtint l'expulsion immédiate des deux missionnaires. Le délégué chinois leur intima donc l'ordre de départ ; mais au lieu de les acheminer par la route la plus directe et la plus courte en les dirigeant sur l'Indoustan et les premiers postes européens qui n'étaient qu'à vingt-cinq ou trente journées de chemin, il les fit conduire à Macao, à travers la double étendue du Tibet et de la Chine, accompagnés par des satellites qui leur donnaient une mauvaise nourriture, sans toutefois les maltraiter autrement. M. Gabet et son confrère ont mis huit mois à faire ce trajet de 700 lieues. Du point de leur expulsion jusqu'à Marseille, c'est un voyage de 4.000 lieues et plus.

p.397 Une lettre écrite de Canton par M. Hue, compagnon de voyage de M. Gabet, fournit quelques détails de plus sur cette double traversée du Tibet. Nous la reproduisons ici, en attendant que nous soyons à même de donner la relation circonstanciée de ce long voyage, un des

¹ [sic.]

Lettres de Mongolie, du Tibet et de Chine

plus importants pour la géographie qui aient été exécutés depuis longtemps. La lettre est datée du 1er novembre 1846.

« Voilà tout au plus une quinzaine de jours que je suis arrivé à Macao, après un voyage de plus de deux ans dans des pays fabuleux et à travers des routes incroyables. C'est avec M. Gabet, mon confrère et ami, que nous avons exécuté ce gigantesque voyage. Nous nous mîmes en route le 1er août de l'année 1844, et depuis cette époque jusqu'à ce jour nous avons été privés de toute communication avec l'Europe, même avec nos confrères de la Chine et de la Tartarie. C'est hier seulement que j'ai eu le plaisir de recevoir une lettre. Les lettres antérieures et les envois particuliers que vous avez pu me faire, tout cela est parti pour la Tartarie, où j'irai les retrouver plus tard.

Pour satisfaire votre juste curiosité, je vais vous tracer en quelques mots mon itinéraire. Il faut d'abord placer notre point de départ dans la Tartarie, dans nos chrétientés tartaro-chinoises, un peu au-dessus de Pékin. Nous nous sommes mis en ordre de caravane avec quatre chameaux pour porter nos bagages et nos vivres, deux chevaux que montaient M. Gabet et moi, plus un petit mulet au service d'un jeune lama qui nous suivait en qualité de domestique ; ainsi organisés, nous nous sommes enfoncés dans les déserts de la Tartarie, ayant pour tout guide le soleil et une carte de géographie. Nous avons visité la majeure partie des royaumes tartares. Il est inutile de vous en dire les noms, parce qu'ils ne sont pas sur les cartes. Nous avons campé sur les bords de la mer Bleue, dans le pays des Kalmouks ; et, après avoir séjourné pendant plus de huit mois dans une fameuse lamaserie habitée par 5.000 lamas, nous nous sommes joints à une immense caravane tartare qui se rendait à Lassa, capitale du Tibet. Rien de comparable à cette épouvantable route ! Nous avons été attaqués par les brigands ; nous avons été ensevelis dans

Lettres de Mongolie, du Tibet et de Chine

la neige ; nous avons été plus d'une fois sur le point de mourir de faim, et journellement exposés à être tués par le froid.

La nombreuse caravane a été forcée d'abandonner quarante hommes subitement gelés, sans parler du nombre ^{p.398} incalculable de chameaux, de chevaux, etc. Aussi, presque tous les jours, la place que nous avons occupée pour camper était-elle jonchée de cadavres d'hommes et d'animaux. M. Gabet a failli rester ou nombre des victimes de ce meurtrier climat ; pendant trois jours il a eu les pieds et la figure gelés ; mais Dieu ne lui a pas permis de mourir. Enfin nous sommes arrivés à Lassa, capitale du Tibet. Quel pays que le Tibet ! quelle ville que Lassa ! et le Boutala, temple grandiose où le grand lama fait sa résidence ! En vérité, rien ne ressemble au Tibet. Nous avons été très bien accueillis par les autorités du lieu, et surtout par le premier ministre régent du royaume pendant la minorité du grand lama, qui est actuellement un enfant de huit ans. Le régent nous a alloué une de ses maisons, où nous avons pu ériger une chapelle ; il nous a chargés de l'éducation de son neveu. Tout allait à ravir à Lassa. Nous étions publiquement reconnus comme Français et prédicateurs du christianisme ; mais un mandarin chinois, ambassadeur de la cour de Pékin près le grand lama, nous a cherché querelle.

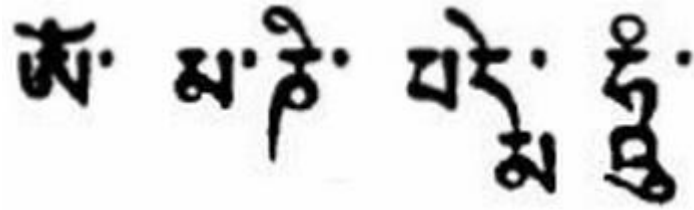
Nous avons protesté, disputé, querellé... Il a fallu céder à la violence de ce mandarin, qui, contre le gré des autorités tibétaines, nous a fait reconduire à Canton honorablement il est vrai, mais arbitrairement. C'est donc une route de huit mois qu'il nous a fallu entreprendre à travers des montagnes épouvantables. Nous sommes partis avec une grande et belle escorte de mandarins chinois, mais ils n'ont pas tous survécu à cette abominable route : quand nous sommes arrivés aux frontières de la Chine, nous étions suivis de quatre cercueils,

Lettres de Mongolie, du Tibet et de Chine

sans parler de quatre hommes qui étaient tombés dans des gouffres, sans qu'on eût pu retirer leurs cadavres. Enfin, après avoir été longtemps secoué et ballotté sur des précipices affreux, après avoir presque tous les jours pendant deux ans nargué la mort, me voici à Macao vivant, bien vivant, très vivant... Chose étrange ! depuis que j'ai quitté la France, je n'ai jamais été malade, je n'ai pas eu même un seul jour à supporter la plus légère incommodité. Pour le moment, je ne vous donne pas de plus grands détails. Si Dieu me donne vie et repos, j'espère rédiger un volumineux paquet de notes sur des pays où jamais encore Européen n'a pénétré.

@

Notice sur la prière bouddhique



@

p.188 *Om ma ni pat-mé houm*, est la formule de prière bouddhique la plus répandue et la plus populaire de toutes. Elle est tirée de la langue sanscrite et signifie littéralement : *Salut, précieuse fleur du nénuphar*. Mais les Tibétains, en la faisant passer dans leur langue, lui ont attaché un sens plus étendu, plus mystique et plus conforme à leurs croyances ; pour eux elle est le symbole de la doctrine de la métempsycose, par la transmigration céleste et terrestre, par la transmigration des esprits et celle des démons, par la transmigration humaine et animale.

Cette prière se dit en récitant un chapelet de cent vingt grains, fait de bois dur, de fruits secs, de noyaux, composé quelquefois avec les articulations de l'arête d'un poisson ou d'un serpent, quelquefois de petits ossements humains : tous les sectateurs de Bouddha, hommes et femmes, vieillards et enfants, Lamas (religieux) et hommes noirs (hommes du monde), portent ce chapelet pendu au cou en forme de collier, ou passé autour de leur bras en forme de bracelet.

On voit dans toute la Tartarie, mais plus encore dans le Tibet, cette formule gravée comme inscription sur les monuments, sur le fronton des maisons et le portail des temples. Souvent on rencontre de longs enchaînements de bandelettes faites de papier, de soie, de peaux ou d'autres matières, liées à des cordages allant d'un arbre à un autre ; quelquefois suspendues au-dessus d'un fleuve et attachées au ravin de l'un à l'autre bord : on en trouve même avec des proportions grandioses tendues de la cime d'une montagne à la cime de la montagne voisine, et qui couvrent le vallon d'une ombre toujours

agitée : chacune de ces bandelettes est écrite en entier de la prière mille fois répétée *Om ma ni pat mé houm*.

Dans les déserts, les arbres sont dépouillés de leur p.189 écorce pour recevoir cette prière sur leur substance ligneuse mise à nu. Les chemins sont bordés de pierres sur lesquelles on distingue les débris de cette inscription à demi effacée; les rochers en sont couverts et la font lire de loin au voyageur écrite en caractères gigantesques. Sur le sommet des montagnes, dans le fond des vallées, on rencontre à chaque pas de grands monuments faits de pierres brutes amoncelées ; chaque pierre a sur sa surface et ses contours ces mots symboliques. On voit fréquemment ces monuments couronnés de branches d'arbres auxquelles sont suspendus des milliers d'omoplates ou d'autres ossements, couverts en entier de cette prière. Ce sont quelquefois, au lieu de branches d'arbres, des têtes de cerfs avec leurs bois longs et rameux, des têtes de bœufs ou d'énormes bouquetins avec leurs cornes ramenées en croissant ou retournées sur elles-mêmes comme du fil élastique. Le front de ces têtes, dépouillé de sa peau et blanchi, se voit toujours dans toute son étendue couvert d'écriture, et l'écriture n'est jamais autre chose que cette prière.

On l'écrit sur des crânes d'hommes desséchés, sur des débris de squelettes humains qu'on entasse sur le bord des voies publiques.

Elle se lit surtout autour de la circonférence du *Tchu-kor*, c'est-à-dire de la *roue priante*. La prédilection enfin des bouddhistes pour tout ce qui exprime révolution sur soi, départ et retour continu, paraît avoir été la raison inventrice de la roue priante. Elle exprime, par l'image simple et juste de sa rotation, la loi de la transmigration des êtres, telle qu'ils se la figurent et qui forme le point de leur croyance le plus clair et le plus enraciné.

Il y en a de portatives qu'ils tiennent à la main en les faisant incessamment tourner ; il en est de plus grandes qui ressemblent à un cylindre fixé et rendu mobile sur un pivot ; d'autres de formes tout à fait grandioses, posées de même sur un pivot et que l'on fait mouvoir à force de bras. On en voit de construites sur le bord des torrents et qui

tournent au moyen de rouages et d'engrenures, d'autres posées sur le faite des maisons que le ^{p.190} vent seul agite, d'autres encore suspendues sur le foyer et qui se meuvent à la vapeur du feu. Les maisons en ont toujours une longue, rangée à leur vestibule ; et l'hôte, avant d'entrer, ne manque jamais de leur imprimer un violent mouvement de rotation, espérant par là attirer le bonheur sur soi et sur la maison qu'il vient visiter.

La prière *Om ma ni pat-mé houm* est sue de tout le monde ; l'enfant apprend à bégayer par ces six monosyllabes, et ils sont encore la dernière expression de vie qu'on voit se moduler sur les lèvres du mourant ; le voyageur la murmure le long de sa route, le berger la chante à côté de ses troupeaux, les filles et les femmes n'en donnent nulle relâche à leurs lèvres ; dans les villes et les rassemblements des lamaseries, on en distingue les échos à travers le bruissement des conversations et le tumulte du commerce ; à l'instant du danger, c'est le cri d'alarme qu'ils font entendre ; et dans la guerre, le combattant s'arrête près de l'ennemi qu'il vient d'immoler, pour célébrer par cette prière l'ivresse de son triomphe,

Les tribus errantes de la Mongolie et de la Tartarie indépendante, les hordes qui se promènent au nord des deux côtés de la chaîne du *Bokté-oola* (la sainte montagne), les féroces et anthropophages sectateurs qui vers le sud, en possession de la célèbre montagne *Soumiri*, passent leur vie à en faire perpétuellement le tour, toutes ces peuplades voyageuses, ces nations nomades, qui, ne voulant s'arrêter sur aucun point de la terre, emploient tous les jours de leur vie à en parcourir la surface, murmurent sans cesse cette mystérieuse invocation.

Tous les points de l'Asie centrale sont couverts d'éternelles processions de pèlerins, que l'on voit, chargés d'or et d'argent, se rendre à la montagne Bouddha (*Bouddha-la*), ou en revenir rapportant les bénédictions qu'ils y ont reçues ; et toujours on les trouve accompagnant du chant de la formule mystique leur marche lente et silencieuse dans le désert. De la mer du Japon jusqu'aux frontières de la Perse, cette prière n'est qu'un long et ininterrompu murmure qui

Lettres de Mongolie, du Tibet et de Chine

remue tous les peuples, anime toutes les solennités, est le symbole de toutes les croyances, l'antienne de toutes les cérémonies religieuses.

p.191 Le corps de la religion bouddhique couvre une grande partie du monde de ses gigantesques conformations ; et partout cette prière est le véhicule de la vie, le nerf des mouvements qui l'animent.

@